PETRUŢA SPÂNU
Universitatea „Alexandru Ioan Cuza“, Iaşi

Rites de passage dans *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs* de Charles De Coster

Vivre, c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître.
Arnold Van Gennep (1909)

Rites of Passage in *The Legend of Ulenspiegel and Lamme Goedzak and Their Adventures Heroical, Joyous, and Glorious in the Land of Flanders and Elsewhere* by Charles De Coster

Keywords: rite; birth; puberty; adolescence; adulthood; marriage; death; burial.

Abstract: By definition, a rite of passage is the collective ritual marking the change of social and sexual status of an individual. It usually comprises a ceremony and various other practices. The most important rites of passage concern birth, puberty, marriage and burial. All are present in Charles de Coster's *Legend* (1867) and they are all profane, because the author was dominated by anti-clericalism. His initiation to Freemasonry added to this. Initiation rites may or may not be related to the rites of passage. The rite of passage is distinguished by the fact that it marks a step in the life of an individual, while the rite of initiation marks the incorporation of an individual in a social or religious group.

De la naissance à la mort, notre vie coule de passage en passage. Par définition, un rite de passage est le rituel collectif marquant le changement de statut social ou sexuel d'un individu. Il comporte le plus souvent une cérémonie et des épreuves diverses. Généralement pour un individu, les rites de passage les plus importants concernent la naissance, la puberté, le mariage et l'enterrement. Tous sont présents dans la *Légende* (1867) de Charles de Coster, et ils sont tous profanes, car l'anticléricalisme et même l'antireligiosité de l'auteur étaient très puissants. S'y ajoute son initiation à la franc-maçonnerie. Les rites d'initiation peuvent ou non être liés aux rites de passage. Le rite de passage se distingue du rite initiatique par le fait qu'il marque une étape dans la vie d'un individu, tandis que le rite initiatique marque l'incorporation d'un individu dans un groupe social ou religieux.

Dans un livre fondateur (*Les rites de passage*, Paris, 1909), le folkloriste et ethnologue français Arnold Van Gennep a le premier analysé la structure de cette séquence. Il s'appuie sur les travaux de plusieurs ethnologues et sociologues pour décrire plusieurs rites de passages dans plusieurs sociétés. Selon sa définition très large, parfois critiquée, ces rites accompagnent les changements de statut, d'âge, d'occupation, de lieu, ainsi que les changements de saisons et les phases du cycle calendaire. Ils marquent essentiellement les étapes du cycle de vie. Selon lui, tout individu passe par plusieurs statuts au cours de sa vie, ces transitions étant souvent marquées par des rites diversement élaborés selon les sociétés (la naissance, l'accès

à l'âge adulte ou à une nouvelle position sociale, le mariage, l'expérience de la maternité ou de la paternité, la mort). De manière plus générale, on peut donc dire que les rites de passage sont des rites qui accompagnent chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge.

Van Gennep démontre que, dans la diversité des faits qui l'intéressaient, la séquence est invariante d'une culture à l'autre et d'une époque à l'autre et qu'on retrouve toujours une organisation du rite en trois séquences : une phase de séparation ou préliminaire vis-à-vis du groupe ; une phase de seuil, de mise en marge ou liminaire (moment où se déroule le rituel, à l'écart du groupe ; l'individu se situe entre deux statuts, et ses caractéristiques sont ambiguës) ; une phase de réintégration, d'« agrégation » ou postliminaire au sein du groupe (retour dans le groupe, dans une nouvelle situation sociale).

Le procédé épique le plus important de la *Légende* est la symétrie contrastée entre le village flamand Damme où naît Thyl(bert), et le palais royal de Valladolid, où naît l'infant d'Espagne, Philippe II, entre Thyl et Philippe II, et entre leurs pères (le charbonnier pauvre Claes, le père de Thyl, et l'empereur Charles Quint, le père de Philippe II). La *Légende* contient cinq livres inégaux. Le premier, le plus long des cinq (222 pages des 608, dans l'édition que nous avons consultée), raconte la naissance, le passage de l'enfance à l'adolescence, la maturation, la reconnaissance de la maturité et de l'âge d'homme, ainsi que l'éducation érotique de Thyl, et ceux de Philippe.

Le début de la narration est marqué par la naissance de Thyl, avant le chant du coq, saluée par le soleil et placée sous deux événements, l'un positif, l'autre négatif, comme l'explique dans son présage la « commère sage-femme » [1], sa marraine Katheline, leur voisine, bonne sorcière et voyante :

> « — Coiffé, né sous une bonne étoile ! dit-elle joyeusement.
> Mais bientôt se lamentant et désignant un petit point noir sur l'épaule de l'enfant :
> — Hélas ! pleura-t-elle, c'est la noire marque du doigt du diable » (I, I, 1, p. 17).

Thyl naît donc avec le bien et le mal, avec la lumière et l'ombre inscrites sur son corps. Son surnom est prédit par Katheline : « [il] sera plus tard surnommé Ulenspiegel » [2] (I, I, 5, p. 24), ce que confirmera plus tard Thyl adolescent :

[1] Charles De Coster, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, préface de Jean-Pierre Verheggen, lecture de Jean-Marie Klinkenberg, Bruxelles, Labor, collection Espace Nord, 2 tomes, 1983, 1984, t. I, Livre premier, chapitre 1, p. 17. Toutes les citations de la *Légende*, extraites de cette édition, indiqueront dans cet ordre le tome, le livre, le chapitre et la page.

[2] Thyl Ulenspiegel est un personnage de fiction, saltimbanque malicieux et farceur de la littérature populaire du Nord de l'Allemagne. Son nom a la forme *Till Eulenspiegel* en allemand, *Dyl Ulenspegel* en bas-allemand, *Tijl Uilenspiegel* en néerlandais, sans compter des variantes orthographiques : *Tiel*, *Thijl*, *Thull* ou *Dil*. Ce nom est à l'origine de l'adjectif *espiègle* : il fut emprunté en français dès le XVI[e] siècle sous la forme *Till Ulespiegle*, puis altéré par aphérèse, l'initiale du nom étant prise pour l'article défini. Le nom allemand d'Eulenspiegel évoque la chouette (Eule) et le miroir (Spiegel), objets fétiches du

> « — Mon patron […] est monsieur saint Thylbert, nom qui veut dire leste des pieds pour courir aux bonnes choses ; mon nom est Claes et mon surnom est Ulenspiegel » (I, I, 26, pp. 66-67).

L'enfant reçoit par conséquent un nom générique qui indique s'il est garçon ou fille et s'il est le premier. Par la suite, nous verrons qu'il sera le seul enfant. Sa protection lui vient du patron Thylbert, et son nom de famille, de son père. Le rite de dénomination de l'enfant est un rite postliminaire d'agrégation. Il devient un membre de la communauté, et accepté comme tel. Thyl paraît être content de son prénom, nom et surnom, comme s'il les avait choisis lui-même.

Une succession de gestes et d'usages simples (par exemple, l'allaitement) donnera au nouveau-né son identité : « […] viens boire, mon fils. Et la mère offrit au nouveau-né ses beaux flacons de nature. » (I, I, 1, p. 18)

En même temps que Thyl, bon, sincère et généreux, naît à Valladolid Philippe II, fils de l'empereur Charles Quint, qui, comme son père, torturera les hérétiques en général, et les protestants en particulier. Katheline prédit aussi : « Philippe deviendra bourreau, ayant été engendré par Charles cinquième, meurtrier de notre pays. Ulenspiegel sera grand docteur en joyeux propos et batifolements de jeunesse, mais il aura le cœur bon, ayant eu pour père Claes, le vaillant manouvrier sachant, en toute braveté, honnêteté et douceur, gagner son pain. » (*loc. cit*.)

Dans le Livre premier, le charbonnier Claes – qui sera le guide et le modèle de Thyl – rend grâce, à la naissance de son fils, non à Dieu, mais au soleil. Il le convoque comme protecteur du fils nouveau-né dans un rite de bénédiction qui correspond à ce que Van Gennep appelle rite d'intégration cosmique. Montrer, présenter, exposer l'enfant au soleil, c'est l'introduire, le lancer dans le monde :

> « — Fils coiffé, dit-il, voici Monseigneur du Soleil qui vient saluer la terre de Flandre. Regarde-le quand tu le pourras, et, quand plus tard tu seras empêtré en quelque doute, ne sachant ce qu'il faut faire pour agir bien, demande-lui conseil ; il est clair et chaud ; sois sincère comme il est clair, et bon comme il est chaud » (I, I, 1, p. 17).

Dans une autre cérémonie, Thyl reçoit de Katheline « l'angélique, qui préserve l'homme de luxure ; le fenouil, qui éloigne Satan… » (I, I, 2, p. 19). Quand naît Philippe, son père, « Sa Sainte Majesté Charles […] résolut d'aller à la pêche, non en un canal, mais dans les aumônières et cuirets de ses peuples » (I, I, 7, p. 26).

Diverses pratiques visent à parfaire et à transformer Thyl en être humain à part entière, comme la cérémonie du baptême, formée de six aspersions, telle un rite insistant d'initiation (I, I, 6, pp. 25-26). Ses baptêmes finissent dans la joie et la beuverie au cabaret *Le Rosaire des Bouteilles*. Celui de Philippe, dans ses pleurs de « veau » (I, I, 7, p. 29), est fait « en ses langes blancs, qui sont langes de deuil royal » (I, I, 7, p. 28). L'infant reçoit, parmi les insignes de son statut social, des

personnage (http://fr.wikipedia.org/wiki/Till_l%27espi%C3%A8gle). Le XIX^{e} siècle se passionnera pour la figure de ce farceur populaire, qui donnera son nom à une revue critique et satirique dont De Coster fut l'un des principaux collaborateurs : *l'Uylenspiegel, Journal des Ébats politiques, artistiques et littéraires* (Bruxelles, 1856-1863).

dons étranges, par exemple « une pierre qui rendait […] les hommes amoureux et les femmes inconsolables » (I, I, 7, pp. 28-29). Thyl rit et joue avec « un hochet d'osier à grelots » (I, I, 7, p. 29), et grandit « comme jeune peuplier » (I, I, 9, p. 30).

Le père de Thyl, Claes va à la pêche pour pouvoir couvrir les dépenses du baptême. Il rencontre au bord de l'eau le petit Lamme Goedzak, le fils de ses voisins, le « doux niais » (I, I, 3, pp. 21), « qui est bon et doux comme un agneau » (*loc. cit.*), « avec sa petite bedondaine déjà gonflée » (I, I, 3, p. 19). Ses défauts et qualités augmenteront avec l'âge. Lorsqu'il deviendra l'ami de Thyl et le mari de Calleken, il sera gourmand et sensuel, goinfre et fidèle en amour. Le couple fraternel Lamme-Thyl constituera une nouvelle version de Sancho Panza-Don Quichotte [1].

Pendant que le « vaurien » et le « joyeux » Thyl grandit dans la gaieté et les folies, le « dolent », « marmiteux » et fragile infant Philippe II, le fils de l'ombre, traîne « en maigre mélancolie » (I, I, 17, p. 48) dans les corridors obscurs de Valladolid, a des distractions cruelles et solitaires, comme les plaisirs sanglants de la chasse ou de la torture, invente des farces méchantes, tourmente une guenon, ne rit jamais. « Il n'aimait […] que livres et solitude. » (I, I, 22, p. 56) L'archevêque devine « dans son altesse […] une grande brûleuse d'hérétiques » (I, I, 22, p. 57). Encouragé par ses parents, Thyl « soign[e] » (I, I, 23, p. 58) un petit chien blessé, et amuse par sa verve, ses espièglerie et son charme. À la cruauté de l'empereur Charles Quint, qui punit sa ville natale, Gand, en lui imposant la *Caroline Concession*, c'est-à-dire l'acte de « servitude octroyée par lui à la ville » (I, I, 28, p. 70), s'oppose la bonté de Claes. Celui-ci donne une leçon de charité à son fils, qui voulait mettre un chardonneret en cage :

> « — Fils, n'ôte jamais à homme ni bête sa liberté, qui est le plus grand bien de ce monde. […] Et que Dieu juge Sa Sainte Majesté qui, ayant enchaîné la libre croyance au pays de Flandre, vient de mettre Gand la Noble dans une cage de servitude » (I, I, 29, p. 73).

« Charles Quint apparaît ainsi comme le portrait en noir de Claes, tandis qu'Ulenspiegel est la face claire de Philippe II [2]. » Ensuite l'enfance continue jusqu'à ce que Thyl, respectivement Philippe, en sortent vers la puberté et l'adolescence, marquée ou non explicitement par l'événement important de

[1] Joseph Hanse, *Charles de Coster*, préface de Raymond Trousson, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 1990 (I^{ère} éd. 1928), p. 213 ; Léon-Louis Sosset, *Introduction à l'œuvre de Charles de Coster*, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 1937, p. 137 ; André Kedros, « Thyl Ulenspiegel et autres héros populaires », in *Europe*, Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 28^{e} année, n^{o} 51, mars 1950, p. 57 ; Val Panaitescu, „Ulenspiegel, epopeea poporului flamand", in *Iaşul literar*, Iaşi, nr. 12, decembrie 1955, pp. 99, 104 ; Jean-Marie Klinkenberg, « Lecture à Charles De Coster », in *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, *op. cit.*, t. I, p. 247.

[2] Jean-Marie Klinkenberg, « Lecture à Charles De Coster », in *op. cit.*, t. I, p. 249.

l'initiation sexuelle. Thyl courtise déjà les dames. La même femme allume leur adolescence. Le désir de l'infant est envieux, « un sombre feu venu d'enfer » (I, I, 25, p. 62). Thyl se lave, s'habille joliment, explique timide et ému, à l'aimable dame son prénom (Thylbert), son nom (Claes), son diminutif (Thylken) et son surnom (Ulenspiegel), la poursuit, lui fait des compliments. Ensuite, « comme il se laissait choir à côté d'elle, elle voulut le retenir et l'attira sur sa gorge nue, où il demeura si volontiers qu'elle eût cru commettre le péché de cruauté en lui disant de choisir un autre oreiller. » (I, I, 26, p. 66)

Le reste est passé sous silence. La petite Nele, fille de Katheline, qui est amoureuse de lui, pleure de jalousie précoce. Malgré son inconstance, elle l'aimera toute sa vie. « Éternelle fiancée » [1] de Thyl, elle aura connaissance de tous ses ébats amoureux adolescents. Ses fiançailles, qui ne seront scellées par aucun rite manifeste, se prolongeront indéfiniment et lui confèreront un statut ambigu, qui caractérise les périodes de transition, de seuil ou liminaires.

L'antagonisme entre Thyl et Philippe II, contenu dans la prophétie de Katheline, et illustré tout au long du Livre premier, est la projection sur le plan individuel d'une opposition fondamentale :

> « Et en haut se tiendront les mangeurs de peuple, en bas les victimes ; en haut frelons voleurs, en bas, abeilles laborieuses, et dans le ciel saigneront les plaies du Christ » (I, I, 5, p. 24).

Deux univers s'affronteront dans cette œuvre « manichéenne » [2] : l'exploité et le profiteur, le sauveur et l'oppresseur de Flandre, la révolte et la répression, *Physis* et *Antiphysis* [3].

Le mûrissement de Thyl se fera par des épreuves et des punitions répétées. Ainsi, dans le Livre premier, il est emprisonné pendant un mois et trois jours, « sans voir personne » (I, I, 3, p. 77), pour avoir raillé les cérémonies religieuses, puis est « banni du pays de Flandre pour trois ans, sous condition de faire un pèlerinage à Rome et d'en revenir avec l'absolution du pape » (I, I, 3, p. 78).

Le cérémonial de sacrifice et de purification prend quelquefois la forme du pèlerinage. Dans les pèlerinages catholiques, pour obtenir l'expiation des péchés il y a un certain nombre de règles préalables de sanctification, qui sortent le pèlerin du monde profane avant le départ et l'« agrège » au monde sacré, règles mises en évidence par des signes spéciaux (tenues vestimentaires, amulettes, rosaire, coquillage, etc.), par des tabous alimentaires (interdiction de consommer de la viande) et d'autre nature (ascétisme temporaire). Au départ, ont lieu des rites de séparation, à l'arrivée (en l'occurrence chez le pape), des rites d'agrégation au divin, puis des rites de séparation (du pape) et de rentrée dans la vie sociale,

[1] *Id*., *Charles De Coster*, Bruxelles, Éditions Labor, collection Un livre, une œuvre, 1985, p. 34.
[2] *Id*., *Style et archaïsme dans* La Légende d'Ulenspiegel *de Charles De Coster*, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, 1973, t. II, p. 183.
[3] B.-M. Woodbridge, *Le Roman belge contemporain*, préface de Maurice Wilmotte, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1930, p. 12.

générale et familiale, marquée d'habitude dans la *Légende* par le commensalisme ou le rite de manger et de boire en commun, qui renforce le sentiment d'appartenance au groupe.

Thyl, « vêtu de son costume de pèlerin, […] avec le bourdon, la besace et les coquilles d'huîtres » (I, I, 35, p. 83), se sépare navré de ses parents et de Nele, tous en larmes. Ses étapes sont pourtant parsemées de riches ripailles et mangeailles, d'aventures érotiques agréables et de grivoiseries. Mais ce pèlerinage n'exclut pas les horreurs de l'Inquisition, qui sont présentées en un sinistre répertoire :

> « que des têtes sur des poteaux, des jeunes filles mises dans des sacs et jetées toutes vives à la rivière, des hommes couchés nus sur la roue et frappés à grands coups de barres de fer, des femmes mises dans une fosse, de la terre sur elles, et le bourreau dansant sur leur poitrine pour la leur briser » (I, I, 34, p. 81).

Pendant que Thyl fait ce long pèlerinage, l'Inquisition se déchaîne en Flandre. Katheline est accusée de guérir les malades comme une sorcière, c'est-à-dire grâce aux plantes médicinales, et soumise à des tortures affreuses. Claes est dénoncé comme hérétique, ses biens, confisqués et donnés au délateur. Au moment où son père est arrêté, Thyl rentre à la maison, décidé de ne plus supporter aucune persécution religieuse ou d'autre nature.

L'accusation de Claes comme hérétique, son procès et sa mort au bûcher constitue en fait le centre de l'action, la mutation psychique, le changement radical de son fils superficiel et son passage à l'âge adulte. Celui-ci deviendra l'ennemi des Espagnols et des papistes. Il vengera son père et sauvera la Flandre opprimée. La douleur et l'indignation transformeront le vagabond insouciant en héros.

Dans le chapitre 75 du Livre premier, la veuve et l'orphelin recueillent un peu des cendres de Claes mort au bûcher dans un petit sachet fait de soie rouge et noire. Dans les rites préliminaires de séparation, il existe la cérémonie de l'enterrement des restes ou des cendres du mort, ou de leur conservation dans un petit sachet. De Coster représente aussi les couleurs de l'ancien drapeau tricolore du Brabant, rouge, jaune et noir, le jaune étant constitué par les cendres[1]:

> « — Que ces cendres qui sont le cœur de mon homme, ce rouge qui est son sang, ce noir qui est notre deuil, soient toujours sur ta poitrine, comme le feu de vengeance contre les bourreaux.
> — Je le veux, dit Ulenspiegel » (I, I, 75, p. 200).

Le refrain de Thyl devient « Les cendres battent sur mon cœur » (I, I, 79, p. 215), qu'il répétera une quarantaine de fois avec des variantes: « Et ainsi fut fait entre eux [la veuve et l'orphelin] un pacte de haine et force. » (I, I, 76, p. 201)

Katheline, que les tortures ont rendue folle, les met en contact avec les esprits, lui et Nele, sa douce amie d'enfance et fiancée. Il assiste « au sabbat des Esprits du Printemps qui sont les Pâques de la Sève » (I, I, 85, p. 229), et leur demande quel devoir l'attend, mais reçoit une réponse énigmatique :

[1] Guglielmo Adilardi, « Éléments pour une interprétation ésotérique de la *Légende de Thyl Ulenspiegel* de Charles De Coster », in *Jeux de langue, jeux d'écritures*, a cura di Anna Soncini Fratta, Bologna, CLUEB, Belœil, 1995, p. 29.

« *Attends, entends et vois,*
Aime les Sept
Et la Ceinture » (I, I, 85, p. 239).

Par conséquent, à partir de ce moment sa vie sera guidée par un devoir douloureux, qui lui imposera l'organisation des actions en trois directions : la vengeance de son père, la lutte pour le salut de la patrie et la recherche des Sept mystérieux qui changeront la face du monde. Comme obligation secondaire, il aidera son ami le gros et brave Lamme, « buvant, mangeant et larmoyant » (II, II, 1, p. 20), à retrouver sa belle et pieuse épouse, Calleken, tenue en esclavage par un moine ascétique. Celui-ci regrette d'ailleurs leurs succulents repas conviviaux :

« — Las ! dit Lamme, n'entendrons-nous jamais parler en ce dolent pays que de brûlements, pendaisons, noyades et autres exterminations de pauvres hommes ? Quand doncques viendra la benoîte paix, pour pouvoir sans tracas rôtir des perdrix, fricasser des poulets et faire parmi les œufs chanter les boudins dans la poêle ? […]
— Ce doux temps viendra, répondit Ulenspiegel » (II, IV, 20, pp. 351-352).

La recherche des Sept, introduite à la première vision de Katheline (I, I, 85, p. 229), et rappelée sans cesse, suggère la mission que s'impose le héros, et qui justifie son errance. Les Sept se manifesteront sous une forme allégorique. Ce sont les sept péchés capitaux des cendres desquels sortiront sept vertus moyennes. Les Sept signifient le bonheur pendant la paix, mais aussi les sept provinces des Pays-Bas qui ont conquis l'indépendance en 1581 comme Provinces Unies, c'est-à-dire comme Pays-Bas actuels. L'interprétation ésotérique y voit les sept francs-maçons nécessaires pour former une loge, et la Ceinture, comme le rituel typique symbolisant l'amour qui relie les frères francs-maçons ainsi que l'initiation en sept grades et le passage successif de l'âme du néophyte par les sept sphères planétaires[1]. L'interprétation ésotérique et celle politique ne sont pas irréconciliables. L'union territoriale des sept provinces pourrait être renforcée par une Ceinture maçonnique et fraternelle. La devise de la Belgique indépendante sera d'ailleurs « L'Union fait la force ».

La fin célèbre, lorsque Thyl meurt et ressuscite pour incarner l'esprit immortel de la Flandre, de son peuple et de la liberté de pensée, est placée dans un passage narratif, après que l'énigme des Sept est résolue. Endormi par le baume de la vision qui lui a permis de connaître les Sept, Thyl est enterré par le curé, joyeux que « le grand Gueux [2] [soit] mort » (II, V, 10, p. 404).

[1] Guglielmo Adilardi, *op. cit*., p. 48. Le 7 janvier 1858, Charles De Coster fut initié à la loge maçonnique « Les Vrais Amis de l'Union et du Progrès réunis » de Bruxelles. Dès lors, on considéra sa *Légende* comme une transposition des rites et de la symbolique maçonniques (fraternité, convivialité, tolérance, libre-pensée, anticléricalisme, antireligiosité, antidespotisme, liberté de conscience, confiance dans le progrès, volonté d'émancipation sociale, etc.).

[2] Gueux (*Geuzen*, en hollandais), gentilshommes flamands et hollandais, catholiques et protestants, appauvris, se sont révoltés contre la domination espagnole de l'empereur Charles Quint et de son fils Philippe II. Ils ont présenté en 1566 à Marguerite de Parme ou

Nele veille deux nuits et un jour le corps de son mari. Mais soudain, il se lève de la tombe, en les effrayant tous :

> « […] les deux paysans s'étaient enfuis comme le curé, avaient jeté par terre, pour mieux courir, pelle, cierge et parasol ; les bourgmestre et échevins, se tenant les oreilles de peur, geignaient sur le gazon.
> Ulenspiegel alla vers eux, et les secouant :
> — Est-ce qu'on enterre, dit-il, Ulenspiegel, l'esprit, Nele, le cœur de la mère Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! Viens, Nele.
> Et il partit avec elle en chantant sa dixième chanson, mais nul ne sait où il chanta la dernière » (II, V, 10, p. 405).

Le rite funéraire, de séparation des vivants par la mort, par le cimetière et le sable de la fosse, est suivi de la résurrection, ou mieux de la renaissance initiatique du sommeil temporaire, qui renvoie à sa première vision : « Mort est faite de Vie et […] Vie est faite de Mort. » (I, I, 85, p. 234)

Pour la fille, le rite le plus important est le mariage, quand on lui délivre une sorte de diplôme : elle devient femme et apte à servir son mari et à s'occuper de ses enfants. Or, dans *La Légende*, toute l'attention est concentrée sur Thyl. Nele, nommée toujours « petite fille » ou « mignonne », vit un printemps éternel, à l'ombre de Thyl. Quand la « jeune fille » Nele se marie au « jeune homme » Thyl en juillet 1572, ils ont 41, respectivement 45 ans, comme on peut le déduire du « Tableau analytique des chapitres de la *Légende* » rédigé par Jean-Marie Klinkenberg [1]. Leur mariage ne respectera pas le ritualisme conventionnel, car il se fera en circonstances inhabituelles. Condamné à la pendaison, Thyl pourrait être sauvé à une seule condition : « — D'après les us et coutumes de la ville, il est de droit et loi qu'une jeune fille pucelle ou non mariée sauve un homme de la corde en le prenant pour mari au pied de la potence. » (II, IV, 8, p. 312)

C'est ce que fera Nele. Il n'y aura donc ni cérémonie de mariage, ni de noces – sauf un festin, « où ils burent et mangèrent » (II, IV, 8, p. 313) –, ni nuptiale : « Et le soleil du matin les trouva l'un près de l'autre dans leur lit d'épousailles. » (II, IV, 8, pp. 313-314)

Ils n'auront pas d'enfants, par conséquent les rites de grossesse, de paternité et de maternité seront absents. Lorsque Thyl meurt et ressuscite, après 1585, dans le

d'Autriche, la régente des Pays-Bas (fille naturelle de Charles Quint), une pétition contre l'Inquisition qui demandait le respect des droits de ces provinces. Ils se reconnaissaient au chant qui imitait l'alouette, auquel ils répondaient par le chant du coq. Guillaume d'Orange le « Taiseux » (Taciturne), l'organisateur de la résistance locale, les reconnaît à partir de 1568. Leur grande offensive de 1572 a déclenché l'insurrection générale. Thyl les a rejoints et s'est mis au service de Guillaume d'Orange.

[1] Jean-Marie Klinkenberg, *Style et archaïsme dans* La Légende d'Ulenspiegel *de Charles De Coster*, *op. cit*., t. II, pp. 325-329.

dernier chapitre, il a dépassé 58 ans.[1] Il s'éloigne en compagnie de Nele pour renaître indéfiniment.[2]

[1] Joseph Hanse, *Charles de Coster*, *op. cit*., p. 210.

[2] « Verra-t-on dans la *Légende* une transposition du mythe d'Hiram ? Comme on sait, l'architecte du Temple [de Jérusalem] a été assassiné par trois compagnons indignes avides de connaître le mot de passe des maîtres. Le Temple est donc demeuré inachevé et depuis, les Maçons cherchent la parole du Maître, la parole perdue qui représente le secret maçonnique dont la découverte, au terme du processus initiatique, permettra la résurrection symbolique de l'architecte assassiné. Or il y a bien, dans *Ulenspiegel*, une double résurrection [Thyl, Nele]. […] Ce qui renaît, ce ne sont pas des initiés à la vie maçonnique, mais la Flandre éternelle et éternellement rebelle à l'oppression […]. » (Raymond Trousson, « Charles De Coster et la franc-maçonnerie », in www.bon-a-tirer.com revue littéraire en ligne, n° 35, 15 décembre 2005.)